

MARIE DEHOUT  
Université Libre de Bruxelles  
Université Jagellonne de Cracovie

# TRACES DE L'IMMIGRATION MAGHRÉBINE DANS LA LITTÉRATURE BELGE FRANCOPHONE<sup>1</sup>

## 1. Introduction

Au XX<sup>e</sup> siècle, la Belgique a connu, comme les autres pays européens, une forte immigration de travail et ce, surtout après le deuxième conflit mondial : les pays se reconstruisent et ont besoin de main d'œuvre non qualifiée, un domaine que les « natifs » commencent à fuir pour des métiers plus valorisés.

En Belgique, la 1<sup>ère</sup> grande immigration sera italienne. L'Italie et la Belgique vont signer des contrats stipulant l'envoi de travailleurs italiens vers les mines belges – ce sont les « accords du charbon »<sup>2</sup>. L'envoi est massif : pas moins de 2000 migrants arrivent par semaine, après un voyage pénible, sur le sol belge où ils vivront dans des conditions précaires. En échange, l'Italie a des prix sur le charbon. Ce 1<sup>er</sup> mouvement migratoire intense s'arrêtera à la date clé du 8 août 1956, où se produit la catastrophe du Bois du Cazier à Marcinelle : un effondrement de mine qui causera 136 victimes italiennes. L'accord bilatéral entre les deux états est immédiatement rompu.

---

<sup>1</sup> L'auteur tient à remercier B. Baudot pour ses conseils, É. Cailliau pour son soutien et M. Quaghebeur pour ses encouragements et ses avis judicieux.

<sup>2</sup> 20 juin 1946, cf. *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique : de la pré-histoire à nos jours*, dir. A. Morelli, Bruxelles 2004.

La Belgique va alors lancer un nouvel appel à la migration pour retrouver de la main d'œuvre, qui recevra une réponse massive de la part du Maghreb : entre 1961 et 1977, des dizaines de milliers de Maghrébins, dont 95% de Marocains, arrivent en Belgique<sup>3</sup>, pour travailler dans les mines ou dans le secteur des services en plein développement.

Ces grandes vagues d'immigration, car il s'agit bien de masses d'humains et non pas de quelques destins individuels, dont les acteurs finissent par s'installer définitivement dans le pays d'accueil, donnent un nouveau visage à cette société et vont, d'une part, y soulever des questions nouvelles, d'ordre sociétal (cohabitation des cultures, apprentissage de la langue, etc.) ou juridique (obtention des papiers, droit de vote, etc.) ; et, d'autre part, y laisser des traces dans le monde culturel.

En ce qui concerne l'immigration italienne, par exemple, dont de nombreux membres sont restés en Belgique après la rupture des accords du charbon, on a pu déterminer un corpus conséquent et très analysable d'auteurs qui se sont exprimés en littérature<sup>4</sup>. En 1958, Eugène Mattiato dépeint sa vie de mineur dans *La légion du sous-sol*, ce qui lui vaudra d'être licencié de son charbonnage. Notons également que Paul Meyer, en 1960, immortalisera cette immigration dans son film social *Déjà s'envole la fleur maigre*. Le grand succès de cette littérature est *Rue des Italiens*<sup>5</sup>, de Girolamo Santonaco, chronique de la vie des immigrés italiens vue, avec humour et justesse, par les yeux d'un enfant, dans laquelle toute la seconde génération d'Italiens s'est reconnue.

<sup>3</sup> Plusieurs initiatives encouragent cette migration, dont l'édition par le ministère belge de l'Emploi et du Travail d'une brochure « Vivre et travailler en Belgique », qui présente la Belgique comme un pays de Cocagne (1964). Ces informations sont citées par B. Baudot et tirées de A. M a n ç o, *Quarante ans d'immigration en Wallonie (1960-2000) : bilan et perspectives d'intégration des communautés maghrébines, turques et africaines subsahariennes*, „Passerelles” est le nom de la collection, et il s'agit du numéro 22 de cette collection. Le lieu d'édition est Thianville « Passerelles », t. 22, 2001, pp. 22-34. Cette migration légale sera arrêtée en 1966, quand la Belgique entrera en récession.

<sup>4</sup> Cf. A. Morelli, *Rital-littérature. Anthologie de la littérature des Italiens de Belgique*, Cuesmes 1996, qui reprend 70 auteurs.

<sup>5</sup> G. Santonaco, *Rue des Italiens*, Cuesmes 1986.

Qu'en est-il de l'immigration du Maghreb ? A-t-elle laissé des traces littéraires ? Qu'y voit-on ? Plus précisément, pour nous inscrire dans le sujet de ce colloque, quels y sont les contacts Orient – Occident ?

## 2. Quel corpus ?

Les auteurs que notre sujet concerne ne sont pas nombreux, mais nous n'avons pas la place pour nous attarder sur chacun d'eux. Nous avons délimité notre corpus selon cinq critères :

- Nous traiterons des écrits à portée littéraire, et non de simples témoignages. Ces derniers ont bien un intérêt historique et sociologique, une portée ethnographique, mais pas de valeur littéraire.

- Nous parlerons d'auteurs qui n'ont pas choisi leur immigration, qui vivent ce mélange culturel de plein fouet, sans y avoir été préparé ; des auteurs de 2<sup>e</sup> génération.

- Nous nous attarderons sur des textes publiés et qui abordent la question de l'immigration.

Bad. J.

- Enfin, nous préférons nous pencher sur des auteurs encore inconnus. En conséquence, nous éliminons de notre corpus Leïla Houari qui a, dès le début des études littéraires sur le phénomène beur dans le champ français, été abondamment étudiée – probablement parce qu'elle a publié tous ses premiers ouvrages en France.

Nous étudierons donc deux auteurs contemporains : Saber Assal et Malika Madi.

## 3. État de la question

Il existe peu d'études sur les traces de l'immigration maghrébine dans la littérature belge francophone<sup>6</sup>.

<sup>6</sup> À notre connaissance – deux articles : A. Morelli, *La littérature métissée*, [dans :] *Histoire de la littérature belge francophone. 1830-2000*, Paris 2003, pp. 525-532 ; C. Gravet et P. Halen, *Sensibilités post-coloniales*, [dans :] *Littératures belges de langue française. Histoire et perspectives 1830-2000*, dir. Ch. Berg, P. Halen,

Le sujet a par contre été fort étudié en littérature française, dans les années nonante<sup>7</sup>. Ces écrits relèvent quelques points communs entre les différents auteurs beurs<sup>8</sup>. Nous les présentons rapidement.

Tout d'abord, le ton est clairement différent entre les écrits de la 1<sup>ère</sup> génération, et ceux de la 2<sup>e</sup> : quand la 1<sup>ère</sup> génération s'exprime collectivement, la seconde se cherche personnellement, est en quête identitaire face à cette double appartenance (culture d'origine et culture d'accueil), qui s'exprime souvent par un déchirement. Il y a référence à plusieurs lieux géographiques et culturels, surtout pour la 2<sup>e</sup> génération qui, continuellement définie comme étant « l'autre » par les autres, s'approche de l'identité en creux : être ni, ni. Par contre, l'attache temporelle est généralement unique : le présent, puisqu'on a été arraché de son passé<sup>9</sup>. Souvent, ces écrits sont proches de l'autobiographie, du témoignage, ce qui peut mettre en question leur qualité littéraire.

---

cette référence est complète, Berg et Halen dirigent cet ouvrage, Gravet et Halen ont écrit l'article qui en est issu Bruxelles 2000, pp. 543-566 ; et deux mémoires : B. Baudot, *Au croisement des cultures et des identités : les romanciers issus de l'immigration maghrébine en Belgique. Leïla Houari, Malika Madi et Saber Assal*, Mémoire de Philologie Romane, ULB 2007, sous la dir. de P. Aron ; et S. El Karouni, dont le mémoire (*Stigmates pluriels. La dualité dans l'œuvre de Leïla Houari : une fatalité à dépasser*, Mémoire de Philologie Romane, ULG 1999) est cité par A. Morelli.

<sup>7</sup> Cette question a également constitué une véritable mode en littérature québécoise. Nous remercions chaleureusement Piotr Sadkowski qui nous a transmis cette information durant le colloque, et renvoyons le lecteur vers son dernier ouvrage, *Récits odysséens. Le thème du retour d'exil dans l'écriture migrante au Québec et en France*, Toruń 2011.

<sup>8</sup> Ce terme ne fait pas l'unanimité et s'applique probablement mal à la Belgique vu ses connotations françaises voire parisiennes. Nous ne nous attarderons pas sur ce débat, mais renvoyons le lecteur notamment vers *Itinéraires et contacts de culture*, n°14, *Poétiques croisées du Maghreb*, Paris 1991 et d'autres ouvrages, p. ex. : A. Benarab, *Les voix de l'exil*, Paris 1994 ; M. Gontard, *Le moi étrange. Littérature marocaine de langue française*, Paris 1993 ; M. Segarra, *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*, Paris 1997.

<sup>9</sup> On retrouve de temps en temps des allusions à l'histoire de l'immigration.

Ensuite, on note une autre perception des espaces, des corps, des regards, on sent que ces éléments banals sont chargés d'une autre symbolique.

Enfin, il nous semble important de souligner que le 1<sup>er</sup> contact clair entre les cultures apparaît dans l'intention d'écrire en français, dans un réseau du livre francophone.

#### 4. Que trouve-t-on dans notre corpus ?

Saber Assal et Malika Madi sont tous les deux nés dans les années 60 en Belgique, leur père ayant émigré pour des raisons de travail. Il est assistant social, elle est mère au foyer, écrivaine et animatrice d'ateliers d'écriture, notamment en école.

Pour lui, nous nous attarderons sur son 1<sup>er</sup> livre, *À l'ombre des gouttes*<sup>10</sup>, qui retrace son parcours – son enfance en Belgique, son adolescence imposée au Maroc, son retour en Belgique et sa lutte pour obtenir des papiers –, mais qui le raconte à la 3<sup>e</sup> personne, suivant un héros qui s'appelle Nordin. L'auteur se détache de sa propre histoire pour arriver à la dire<sup>11</sup>.

Quant à Malika Madi, elle a écrit plusieurs livres, mais nous n'étudierons que *Nuit d'encre pour Farah*<sup>12</sup>, le seul à se passer dans le milieu immigré kabyle-algérien<sup>13</sup>.

##### a) Saber Assal, *À l'ombre des gouttes*

Nous articulerons notre analyse sur deux thématiques qui nous semblent, d'une part, mettre en avant les carrefours de culture, et, d'autre part, montrer la profondeur du récit et sa littéralité.

<sup>10</sup> S. Assal, *À l'ombre des gouttes*, Cuesmes 2000.

<sup>11</sup> Nous ne nous pencherons pas sur son 2<sup>e</sup> livre, *Parle-moi de ton absence* (Charleroi 2007), qui raconte le parcours de sa mère, qu'il n'a retrouvée qu'à l'âge adulte.

<sup>12</sup> M. Madi, *Nuit d'encre pour Farah*, Cuesmes 2000.

<sup>13</sup> Pour sa bibliographie complète, voir [www.malika-madi.org](http://www.malika-madi.org).

## Les gouttes

Parmi les clichés présents sur les deux pays (Belgique – Maroc), revient constamment, en réel leitmotif, l'image du temps et, donc, de la pluie. Cette dernière assure l'*incipit* et l'*excipit* du livre, ainsi que de nombreux rappels dans le texte, notamment aux moments cruciaux dans la construction d'un roman que sont les passages d'un chapitre à l'autre. À la 1<sup>ère</sup> page, le petit Nordin rêveur regarde les lourdes gouttes d'eau s'écraser sur les pavés de la cour de l'école. Trop présentes en Belgique, synonymes de ciel gris et neurasthénique, voire de deuil éternel du pays, tout comme le gris-noir des façades, elles manquent cruellement au Maroc où, quand, par le plus grand des hasards, le ciel bleu intense se voile, et que les gouttes se décident à tomber, elles suscitent un souvenir nostalgique du pays du nord, notamment pour la belle-mère belge, Mamy. Ce personnage quittera le père de Nordin, M. Afil, et repartira en Belgique. Ce dernier projettera de la re-séduire par une balade dans la pluie... Les gouttes d'eau créent donc un 1<sup>er</sup> lien, en opposition, entre les deux pays.

Un 2<sup>e</sup> lien apparaît dans la 2<sup>e</sup> partie du récit. Nordin, adolescent, cherche un endroit pour méditer :

Un matin, il descendit le terrain vague, contourna la caserne des pompiers et suivit une piste poussiéreuse qui conduisait au bord de la mer [...] Plus loin, des rochers rendaient le passage difficile vers une plage pas forcément belle, mais déserte. Il se laissa séduire par elle [...] Ces gouttes réunies ici en parfaite harmonie ne formaient pas qu'un tableau d'un ineffable beauté, mais bien une vision durable et puissante, un signe généreux de l'au-delà<sup>14</sup>.

Outre le côté religieux du texte, on voit que les gouttes du titre peuvent aussi être celles de cette mer marocaine si bleue, si belle. Un lieu qui plus est chargé de symboles, puisque c'est le lieu de passage obligatoire de la migration. Cet extrait mélancolique à la mer en

<sup>14</sup> S. Assal, *op. cit.*, pp. 197-198.

rappelle un autre, heureux, qui a lieu, dans la 1<sup>ère</sup> partie, à la Mer du Nord, la grise mer des Belges. Les gouttes, ce sont donc ces éléments qui permettent d'identifier les deux pays, celui de naissance et celui des origines, par le temps et la présence de la mer.

Il nous faut à présent lire un autre passage du roman, qui se passe sur le ferry lors du retour de Nordin en Belgique. Un homme plus âgé que Nordin lui dit : « Parce que, depuis dix-huit ans, je fais l'aller et retour entre Tanger et Amsterdam, entre le soleil et la pluie, ma mère a fini par en rire ; elle dit que je vis à l'ombre des gouttes... ça doit être un peu ça, elle a rarement tort ma mère »<sup>15</sup>.

Dès lors, on comprend tout le tiraillement identitaire que peut contenir le titre : à *l'ombre des gouttes*, ni tout à fait dans celles de Belgique, ni tout à fait dans celles du Maroc. Ce tiraillement, cette identité double et à la fois vide, se retrouve à plusieurs reprises dans le texte : si ça ne pose pas problème que le père enseigne l'arabe quand la belle-mère belge organise la communion de sa nièce, combien de fois Nordin ne se fait-il pas traiter d'Arabe, voire de « sale Arabe » en Belgique ; n'y a-t-il pas un traitement « de faveur » discriminant sans le demander ; quand, au Maroc, on l'appelle « la Frite »<sup>16</sup>, on le considère comme un « éternel étranger »<sup>17</sup>, tout en lui rappelant qu'il ne peut pas renier ses origines.

Et ce tiraillement crée le troisième type de gouttes de ce texte : les larmes, abondantes.

## L'Europe – le Maroc

L'opposition entre l'Europe et le Maroc va également parcourir tout le texte, et instrumentaliser le conflit entre le père, violent et instable, et ses enfants.

Outre les différences climatiques, vient, à de nombreuses reprises, l'idée d'une Europe putain et laxiste qui dévergonde, détruit et

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 243.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 126.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 137.

rend paresseux les jeunes de 2<sup>e</sup> génération, les éloignant de leurs origines, du respect des traditions et du droit chemin, une Europe qui n'en fait plus de « vrais Arabes », les amollit ; alors que tout immigré devrait rêver de rentrer au pays. Le père finira par appeler ses enfants : « gosses d'Europe de merde »<sup>18</sup>.

À part le père de Nordin, beaucoup le diront, dont un Marocain de 1<sup>ère</sup> génération vivant en Belgique. Nordin, sans papier, dort dans la rue. Il accumule les petits boulots pour survivre. Cet homme l'engage ponctuellement, puis, voyant sa déception devant la maigre paie, lui dit :

Vous, 'nos jeunes', vous n'êtes jamais satisfaits de ce qu'on vous offre. L'Europe a fait de vous des esprits malsains et blasés, car elle vous a trop donné, vous a tellement séduits que vous ne jurez plus que par la débauche et la pourriture qu'elle a fait [*sic*] de vous. À cause de vous, je suis honteux d'être Marocain. [...] Où est l'Islam ? Où est passée l'éducation de nos pères, notre fierté ? Allez, tu m'as fait perdre assez de mon temps, sors de mon camion<sup>19</sup>.

Pour les enfants, l'Europe deviendra, *a contrario*, synonyme de liberté<sup>20</sup>.

### b) Malika Madi, *Nuit d'encre pour Farah*

Il s'agit d'un récit fictionnel écrit à la 1<sup>ère</sup> personne, dont l'héroïne, Farah Zeldani, est une jeune fille belge issue de l'immigration algérienne kabyle. Il nous montre d'autres déchirements possibles.

Farah, 3<sup>ème</sup> fille de la famille, laissée libre à ses études, est en admiration face à son professeur de français avec lequel elle a de longues conversations :

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 184.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 292.

<sup>20</sup> Toutefois, cette opposition n'est pas exempte de contradictions : le père refusera de se re-marier avec une jeune Marocaine de bonne famille, car elle ne connaît rien à l'Europe !



- [...] Il faut t'ouvrir, élargir tes connaissances, lire du théâtre contemporain et des romans du début du siècle, des auteurs anglo-saxons et même arabes ou berbères. Je suis sûr que tu ne connais aucun écrivain algérien de langue française ! Je me trompe ?

- Je secouai la tête :

- Je n'ai aucun point commun avec eux.

- Tu en as avec Balzac ?

- Il me fait rêver, c'est un autre monde, d'autres vies, quelque chose qui me transporte...

- Les bras croisés, il arbora un sourire ironique.

- Farah ! Ce que je crois, c'est que tu as peur de trop te retrouver dans la littérature algérienne... Elle fait pourtant partie de tes racines et elle vaut la peine qu'on s'y intéresse... Enfin soit<sup>21</sup>.

Cette jeune fille intelligente et curieuse nie donc ses origines, ne les prend même pas en considération.

De l'autre côté, se trouve le personnage fort de la mère, qui n'est prête à faire aucune concession pour ses deux filles aînées par rapport à son idéal d'éducation, celle qu'elle a reçue et qu'elle a toujours vu appliquer, ce qui entraîne de fréquentes disputes avec sa 2<sup>ème</sup> fille : « Elles ne parlaient jamais le même langage, ma mère clamait : pudeur, réserve, soumission... Lila revendiquait liberté, indépendance, émancipation... »<sup>22</sup>.

L'aînée, Latifa, douce et posée, explique :

Nous sommes la génération sacrifiée. Ils disent tous : la génération charnière, c'est vrai aussi, mais on est quand même sacrifié pour les générations à venir. Nos filles ne se poseront jamais les mêmes questions que nous [...] Aucune femme n'a vécu avant nous ce que nous vivons aujourd'hui, aucune femme ne le vivra après. C'est nous, et nous seules qui sommes la 'transition', qui sommes ce cordage tiré de part et d'autre au-dessus du vide<sup>23</sup>.

<sup>21</sup> M. Madi, *op. cit.*, pp. 33-34.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 41.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 73.

L'image est forte : l'appartenance à une double culture n'est qu'un bricolage maladroit qui menace de s'effondrer. C'est ce qui arrivera à Farah : ses sœurs fuguent, et elle se voit obligée de sauver l'honneur familial par un mariage forcé avec un Algérien du pays, ce qui ne réconciliera certainement pas les cultures, puisque Farah haïra cette Algérie qui lui a été imposée, refusera d'en connaître les beautés – et sombrera dans la folie en apprenant que ses sœurs ont été pardonnées alors qu'elle expie chaque jour leur faute.

## 5. Conclusion

Il y a eu, en Belgique, un mouvement migratoire maghrébin notable qui a eu besoin de s'exprimer de façon culturelle.

S. Assal et M. Madi, attachés à leur pays d'accueil, expriment leur moi au croisement des cultures, dans une langue sensible, qui illustre le déchirement de l'âme entre deux cultures, une situation pourtant à l'apparence riche, mais en réalité loin du paradis. Ils nous offrent une littérature de la blessure.

## Summary

In the XXth century Belgium expressed a great need for not qualified workers. Italy, the first country to respond to this call, preceded an important immigration movement from the Maghreb and especially from Morocco. For the Maghrebis, present on the Belgium soil from the early 60, the new country appeared as a land of unknown. Very quickly their experiences arise in the literature. The confrontation between two different cultures and identity issues emerged especially in the texts of writers from the 2<sup>nd</sup> generation. The purpose of this paper is to analyze the writings of M. Madi and S. Assal.